

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#40 | 9 FÉVRIER 1925

Entre-temps, une étrange transformation s'était produite dans l'aspect du grand-père Theobald ! Le fait que j'étais devenu plus bronzé et plus mince n'était plus une surprise pour ceux qui avaient visité le musée. J'ai donc entrepris d'imiter Galpin mon petit-fils dans les détails suivants :

- (a) j'ai abandonné mon gilet et j'ai acheté une ceinture — un nouveau type de ceinture avec mes initiales sur la boucle ; elle n'a pas de perforations, mais s'ajuste à n'importe quelle circonférence.
 - (b) j'ai acheté des cols souples (oui, vraiment !) et je les ai portés continuellement.
 - (c) j'ai commencé à me passer de chapeau comme A. G. — en n'utilisant un chapeau que pour les occasions officielles.
- Pouvez-vous m'imaginer sans veste, sans chapeau, avec un col souple et une ceinture, me promenant avec un garçon de vingt ans, comme si je n'étais pas un vieil homme ?

HPL, lettre du 4 août 1922, depuis Cleveland, un voyage décisif dans son itinéraire (cf annexe) — le « vieil homme » a 32 ans.

[1925, lundi 9 février]

Up 8:00 a.m. Read — write Hoag — Start for Belknap's — lunch — talk
— cinema — home — read and write.

*Levé à 8h00. Lu. Toujours le texte pour Hoag. Je rejoins les
Belknap pour déjeuner. On parle, puis cinéma. Je croise Kirk et
Kleiner en revenant à Brooklyn. Maison. Lu et écrit.*

Il continue de lire Saltus, le matin et le soir, il le dit dans la lettre à Lilian. Parfois, dans les lettres à ses tantes ou à Barlow et d'autres, il évoquera, mais sans plus, quel film il a vu. On dirait que ça ne le rejoint pas dans les zones de travail, celles où, pour un livre, on dit le titre et l'auteur, et ce qu'on y trouve. Ou au moins, comme aujourd'hui à sa tante : j'ai lu Saltus. On ne saura donc pas quel film Belknap l'a emmené voir. Quant à l'équipée du chien Balto, pour apporter à la ville de Nome, alors que le train d'Anchorage s'arrête à Nenana, et que les trois seuls avions disponibles sont d'anciens biplans de la Première Guerre mondiale, les unités de sérum anti-diphtérique pour enrayer l'épidémie galopante, retenons cette phrase dans l'appel au secours du médecin, Curtis Welch : « Il y a environ 3 000 Blancs dans le comté. » En quoi la simultanéité de l'information et les progrès techniques de transmission de texte, voix et image interfèrent avec la réalité même : hier dimanche, plus de 10 000 personnes étaient venues en pique-nique là où agonise sous leurs pieds le spéléologue Floyd Collins.

New York Times, 9 février 1925. De Fairbanks, Alaska, 8 février. Selon une dépêche reçue aujourd'hui de Nome, Balto, le chien de tête de l'attelage de Gunnar Kasson, et le héros canin de la récente équipée en 20 relais de Nenana à Nome pour y apporter 300 000 unités de sérum anti-diphtérique, n'y a pas survécu. La dépêche ajoute que Balto et une bonne partie des chiens du dernier équipage sont morts de leurs poumons gelés, conséquence de leur combat sur les 110 kilomètres de Bluff à Nome en 7 heures et demie, dans un blizzard qui fit descendre le thermomètre à près de moins 40° Celsius. Sourdoughs pleure cette nuit la mort d'un des héros de la récente course contre l'épidémie pour apporter à Nome les unités de sérum anti-diphtérique, qui n'a pas seulement battu tous les records de ce mode de voyage, mais a semblé presque humain dans la capacité à comprendre ce qu'on attendait de lui. Kasson, au terme de la course, lundi, en attribua tout le mérite à son chien. Il dit qu'il n'aurait jamais atteint sa destination si ce n'avait pas été grâce à l'habileté et la prudence du chien de tête de son équipage pour repérer la piste malgré le blizzard. La course qui a fait la célébrité de Balto était un relais de près de 1100 kilomètres jusqu'à Nome. La distance a été accomplie en 127 heures et demie, en décomptant le temps de repos. Le record précédent pour une meute de chiens de traîneau avait été établi en 1910 par John

Johnson, un conducteur d'attelage ayant couvert, lors du derby de Nome, la distance de 180 kilomètres en 74 heures, 14 minutes et 20 secondes, y compris le temps nécessaire au repos et à l'alimentation des chiens. Le jour même où Kasson accomplit son déchirant record, et que le monde apprit l'héroïsme de ces muettes brutes à quatre pattes, un comité se réunit pour élever une stèle à Balto. Maintenant qu'il est mort, l'érection de cette stèle est presque devenue une certitude. Balto était déjà un héros des années avant d'aider à transporter le sérum jusqu'à Nome. En 1913, il était le chien de tête de la meute de Kasson quand ce fameux conducteur de traîneau gagna le concours du meilleur pilote d'attelage. Et il y a deux hivers de cela, il conduisait la meute pour l'explorateur Roald Amundsen. Dans son hommage à la ville, la semaine passée, juste avant de repartir pour Londres, Amundsen parla de Balto, déclarant qu'il était certainement le meilleur chien de banquise de tout le Grand Nord.

MADE BY THE MAKERS OF ARROW COLLARS



35¢ each
3 for \$1.00

ARATEX COLLARS

Upstanding, smooth and permanently white collars. They will not wilt, crack or sag. They are pre-shrunk and are easily laundered

CLUETT, PEABODY & CO. INC. Makers TROY, N.Y.

LIGHT
more and better

**The Part Light Plays
in Factory Production**

There are many lighting systems in the factories of New York that have developed without planning as to needs and adequate illumination. In these, poor light exacts a high price. Poor workmanship, lessened production, accidents and spoilage of material are some of the results.

Adequate and efficient light usually costs little, if any, more than out-of-date methods.

Workmen, relieved of eye strain, will not only do better work but,

more work. Eye strain causes headaches, impairs digestion and turns cheerfulness into "grouches."

A period of keen competition is here. Those institutions that produce most economically will enjoy an advantage.

An inspection of your lighting installation and a careful foot-candle reading of existing intensities may disclose easily remedied deficiencies. Call on our illuminating engineers for this service. It is entirely without cost or obligation.

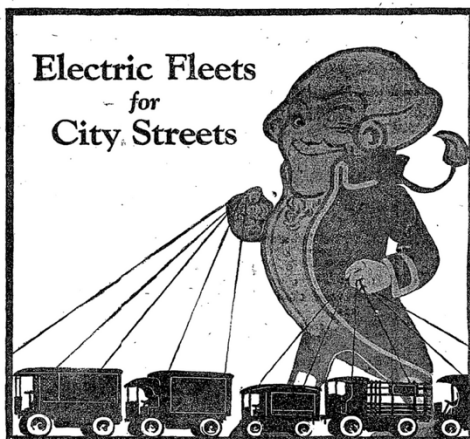
The United Electric Light & Power Co.

Lighting Bureau: 146th Street & Broadway

Telephone: Edgcomb 8600

130 East 15th Street

89th Street & Broadway



In almost every business in New York City transportation is a major problem.

In its field the Electric Truck excels for it is more economical and dependable and is rapidly taking the place of other methods of transportation.

There are 30% fewer horses in New York than there were five years ago. The American Railway Express Company alone replaced 130 wagons requiring over 300 horses with Electrics last year. During 1924 the largest number of new firms in any one year began the use of Electrics, sales increasing 21%.

Department stores in this city now use more than 400 Electrics.

Express companies, laundries, bottling works, bakeries, dairies and many other businesses, find the Electric the most serviceable and most economical type of truck.

Perhaps the Electric would save you money and give you better service.

An investigation would determine this point. Full details will be cheerfully given at our permanent electric vehicle exhibit at 270 Canal Street, near Broadway.

The exhibit includes Electric Street Trucks, Industrial Trucks, Storage Batteries, various types of Charging Equipment and accessories. The Exhibit is open from 9 a. m. to 5 p. m. All are cordially invited.

The New York Edison Company

Automobile Bureau

At Your Service

Irving Place and 15th Street

Telephone: Surveasent 5600

10,000 VISIT CAVE AND PICNIC ON SCENE OF COLLINS TRAGEDY

Constant Stream of Cars Brings
Curiosity Seekers From Half
a Dozen States.

HAWKERS ARE KEPT BUSY

Even the Old-Time Medicine
Man Appears and All Do a
Thriving Business.

SHAFT IS SINKING SLOWLY

It Is Only 26 Feet Down and En-
tombment Man Cannot Be Reached
for Several Days.

Special to The New York Times.
CAVE CITY, Ky., Feb. 8.—Thousands of curiosity seekers visited Cave City and Sand Cave today, where Floyd Collins has been entombed for the ninth day. All day long a stream of automobiles, some with license tags from Ohio, Illinois, Indiana, Tennessee and West Virginia, passed down the country road to the scene of the tragedy. One estimate was that 10,000 visited the scene during the day.

The rugged road from Cave City to Sand Cave was packed with cars all day. Lines of automobiles facing each other made a midway from the high road to the cavern. It looked like a country fair. Hot dog vendors, dealers in apples and soda pop, sandwich makers and jugglers vied for the nickels and dimes of the thousands who visited Sand Cave.

Their chief rival was an old-fashioned medicine man who, from his covered wagon, exhorted one and all to stop and be cured. His brew, with his hidden secrets should be in every home, he cried, and a good swig from it every day, reporters who sampled it said, would drive the moonshiners into bankruptcy.

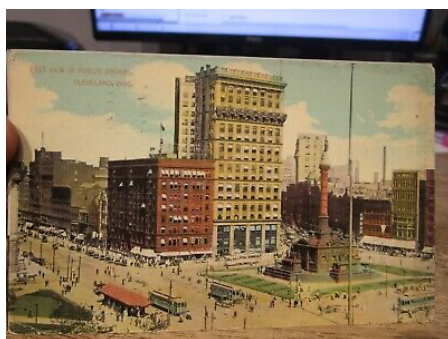
Down this lane raced the thousands, eager for a morbid peep at the rocky prison. After an hour or two of staring they went back and sat in the cars to watch the animated scene, or they strolled the midway.

Country Preacher Offers Prayer.

Pastor Jim Hamilton, thin and tall, rode a mule twenty miles over the Kentucky hills to preach above the cave and bring a word of hope to people of the same simple faith.

"Oh, Lord God, who turned back the tide at Galilee," he prayed, "have pity on this your child imprisoned in your earth. Give him back to me who treasure him upon this soil. And if, Lord, it be thy will that he shall not return then, Lord, thy will be done. Amen."

The profiteer was also there. Tiny hamburger steaks sold for 25 cents; a jitney to and from the town was \$3; rooming houses—the hotels having long since used the last cot—charge \$2 for a 75 cent room. Many a moss covered mortgage will be lifted if Collins is not rescued soon.



Toits plats de Cleveland, qu'Alfred Galpin fait découvrir en automobile à H.P. Lovecraft en août 1924.

ANNEXE
Août 1922, le voyage Cleveland,
deux lettres.

9231 Birchdale Ave., N.E., Cleveland, O.,
le 9 août 1922

Le vendredi, j'ai acheté mon billet pour Cleveland et j'ai lu Mencken à Prospect Park. Samedi, à six heures et demie du soir, j'ai pris le « Lake Shore Limited » à Grand Central, et j'ai bientôt remonté l'Hudson le long des Palisades et des Catskills resplendissants. Je m'attendais à paraître plutôt maladroit et inexpérimenté dans la procédure des wagons-lits — j'avais une couchette supérieure et je ne connaissais rien à la technique — mais par une combinaison judicieuse de devinettes, de déductions et d'observations, j'ai réussi à « me débrouiller » sans attirer le moins du monde l'attention sur mon ignorance. Après m'être étonnamment bien reposé, je me suis réveillé en Pennsylvanie et me suis installé pour attendre l'arrivée de Clevelandic. Le train avait une heure et demie de retard, mais à dix heures et demie (ou plutôt à neuf heures et demie, car Cleveland n'utilise pas l'heure de l'Est), nous arrivions à la gare de banlieue de la 105^{ème} rue. Tout ici est tout à fait différent — et inférieur — à la Nouvelle-Angleterre, avec de vastes étendues planes, une végétation et des feuillages plus clairsemés, et des types d'architecture différents (toits plus plats, etc.). Les villages sont insupportablement lugubres, à l'image de « Main St. ». Ils sont dépourvus de vestiges et totalement dépourvus du charme doux et des paysages qui rendent nos villages de Nouvelle-Angleterre si agréables. J'étais heureux que ma destination soit une grande ville ! À dix heures et demie, descendais donc du train et ai immédiatement perçu une silhouette maigre, altière et sans chapeau se dirigeant cordialement vers moi. Reconnaissance mutuelle ? Je pense que oui ! Le Kid est exactement comme ses récentes photos de Madison, et il dit que je suis exactement comme mes propres photos. Quelle rencontre ! Et c'est spontanément que je m'exclame : « C'est donc toi, mon fils Alfredus ! ». Et qu'il m'a répondu : « Et comment donc ! » Nous nous sommes serré la main jusqu'à ce que la paralysie menace de s'installer, puis avons commencé à parler d'un double flot incessant. Sommes-nous si sympathiques ? Je le proclamerais au monde entier ! Le Kid est tout à fait charmant, exactement comme il est sur le papier, et un compagnon aussi fascinant qu'Harold Munroe. Nous ne nous sommes pas quittés des yeux une seconde depuis que nous nous sommes rencontrés, sauf en dormant, et ce sera terriblement mélancolique quand je devrai lui dire *au revoir* le 15 à minuit. Au moment où j'écris, il se rend à

Mackinac pour rejoindre son père dans une navigation autour des Grands Lacs, tandis que je reviens à New-York. Après notre extase de salutations, Alfredus m'a emmené à une échoppe de déjeuner soigné et bon marché. (C'est là que nous avons pris depuis la plupart de nos humbles mais excellents repas). L'enfant béni a insisté non seulement pour payer les rafraîchissements de son Grand'Pa, mais aussi pour porter la lourde valise du vieux monsieur. Quel garçon ! Nous nous sommes ensuite rendus au 9231 Birchdale, notre lieu de rendez-vous commun, qui se trouve juste au coin de la rue de la maison de Loveman. Le quartier est très bien, et la maison très agréable. Ma chambre se trouve en diagonale du couloir de celle de mon petit-fils. Nous nous levons vers midi, mangeons deux fois par jour et nous retirons après minuit — une routine qui se situe entre la normalité et le théobaldisme. C'est l'emploi du temps ordinaire d'A. G. lorsqu'il n'est pas à l'université. Dès samedi, Alfredus et moi serons les seuls maîtres de la maison — la famille s'en va pour une semaine, nous laissant en possession de la maison sans être dérangés. Il est probable que nous chanterons et crierons à notre guise et que nous danserons le sabot dans le salon si nous le voulons ! Mais nous ne casserons pas de fenêtres et nous ne cracherons pas de tabac sur le sol... Heigho, mais c'est la vie ! Après nous être installés au 9231, nous nous sommes rendus au coin de la rue chez Loveman — les appartements Lonore — qui sont excellents. Loveman était là, paraissant dix ans plus jeune et dix fois plus gai qu'en avril dernier, et plein de compliments flatteurs pour son vieux gentleman. La chambre de Loveman est un véritable musée tout plein d'antiquités et de livres au millésime rare. Sa dévotion pour tous les arts est attestée encore par la profusion de livres d'art et sa collection inégalée de disques classiques pour son phonographe. Avant que lui et Alfredus n'en aient fini avec moi, je serai probablement à moitié civilisé — ils me nourrissent à grandes doses d'art, de musique et de littérature. Le trajet en automobile m'a permis de me familiariser avec Cleveland et sa banlieue — c'est une ville plutôt attrayante dont la principale caractéristique est l'étendue, en partie comme en totalité. Les rues sont très larges, les maisons éloignées des trottoirs, et l'ensemble s'étend sur une immense superficie. Malgré une population d'environ un million d'habitants (c'est la cinquième ville des États-Unis), il n'y a ni métro ni trolley, et l'atmosphère de provincialisme persiste subtilement. Le climat n'est pas aussi bon que celui de l'Est. Dans la journée, la chaleur est vraiment oppressante — même pour moi (!!!) — et on boit verre d'eau après verre d'eau. Ce n'est que lorsque la brise du soir arrive du lac Érié que l'inconfort général et la sensation de sueur collante s'estompent. Je suis heureux d'avoir emporté une grande quantité de chemises, dont une grande partie est maintenant entre les mains mongoles d'un certain Sam Lee sur Superior Street, à des fins de

rajeunissement... Dimanche soir, nous avons rencontré le libraire George Kirk, un ami de Loveman, et le quatuor que nous formions s'en est allé explorer l'excellent musée d'art de Cleveland, dans le parc Wade. Nous avons vu les hideux dessins de Clark Ashton Smith, l'ami de Loveman — des choses grotesques, indicibles — et j'en ai rapporté quelques-uns pour les étudier ultérieurement. Je joins quelques exemples, que vous voudrez bien me renvoyer avec soin (dans l'enveloppe jointe, qui est assez grande). Avez-vous déjà vu quelque chose d'aussi digne d'éloges ? Smith est un génie, sans aucun doute. À propos, en parlant de génies, « Gordon Cresset » est en effet un mythe, bien que Loveman ait un très brillant protégé de dix-sept ans nommé Clarence Wheeler, sur la personnalité duquel il a basé ce mythe. Lundi après-midi, Galpin et moi sommes allés en banlieue voir George Kirk, qui nous a montré une infinité de livres et d'assiettes rares, et possède un délicieux chat angora noir nommé « Hodge » (d'après le Dr Johnson) ? lequel s'est assis sur mes genoux et a ronronné tout au long de la visite. Plus tard, Kirk, Galpin et moi-même avons fait une longue promenade dans « Forest Hills », le domaine Rockefeller, qui a fonction de parc public. Le paysage est très beau et transporte ces Occidentaux, bien qu'il ne soit pas aussi attrayant que Quinsnicket. Nous y retournerons au clair de lune. Lundi soir, Loveman, Galpin et moi sommes allés à la bibliothèque publique et avons regardé un orage se former, éclater et s'éteindre. Mardi, nous avons rendu visite à Loveman dans la librairie où il travaille, un endroit très accueillant. Plus tard, nous avons lu dans le parc Rockefeller et, le soir, Loveman a organisé une soirée pour assister à la plus somptueuse séance de cinéma de la ville — une soirée composée de lui-même, d'un ami nommé Baldwin, de Kirk, du jeune Wheeler, de Galpin et de moi-même. Il est étrange de voir un théâtre vraiment somptueux et artistique céder la place à des images animées, mais tel est Cleveland... Entre-temps, une étrange transformation s'était produite dans l'aspect du grand-père Theobald ! Le fait que j'étais devenu plus bronzé et plus mince n'était plus une surprise pour ceux qui avaient visité le musée. J'ai donc entrepris d'imiter mon petit-fils dans les détails suivants : (a) j'ai abandonné mon gilet et j'ai acheté une ceinture — un nouveau type de ceinture avec mes initiales sur la boucle ; elle n'a pas de perforations, mais s'ajuste à n'importe quelle circonférence. (b) j'ai acheté des cols souples (oui, vraiment !) et je les ai portés continuellement. (c) j'ai commencé à me passer de chapeau comme A. G. — en n'utilisant un chapeau que pour les occasions officielles. Pouvez-vous m'imaginer sans veste, sans chapeau, avec un col souple et une ceinture, me promenant avec un garçon de vingt ans, comme si je n'étais pas un vieil homme ? Je demanderai à Alfredus de prendre une photo pour le prouver ! On peut être libre et tranquille dans une ville de province — quand je retournerai

à New York, je reprendrai les manières solennelles et les vêtements sédentaires qui conviennent à mon âge avancé, mais pour l'instant j'ai mis de côté les onze années qui me séparent de Sa Majesté Impériale ! Ma figure s'en accommode très bien, et je suis tout à fait exempt de mélancolie — positivement gai, en fait. Mercredi, Galpin et moi avons flâné et lu dans le parc Rockefeller et, le soir, nous nous sommes préparés à assister à une fête donnée en notre honneur par les Journalistes Amateurs locaux. Certains de ces derniers n'ont pu être présents, mais Dowdell et Harry E. Martin étaient là, ainsi qu'un intéressant musicien sicilien du nom de Raoul Bonanno, qui chante pour les disques Victor. Le dîner — des spaghettis — a eu lieu dans un restaurant italien, un endroit très intéressant. C'était ma première rencontre avec Martin (ancien professeur de littérature anglaise au Mount Union College, Alliance, Ohio) et je l'apprécie énormément. Le Kid et moi allons le voir la semaine prochaine — il habite dans la banlieue ouest et veut nous faire découvrir un peu plus le pays dans sa voiture. Après le dîner, Bonanno a dû partir, mais Dowdell a insisté pour nous emmener au théâtre de vaudeville auquel il est associé. Il est d'une qualité très médiocre, mais en cette occasion restait amusant à cause de Dowdell. Il avait demandé aux comédiens de nommer, avec désinvolture, chacun de ses invités au cours de la représentation, ce qui fut fait avec ingéniosité. Un homme demanda « comment épeler Harry » (E. Martin), tandis qu'un autre s'adressa à un collègue en l'appelant « SAM ». Le nom « LOVECRAFT » a été utilisé pour un jeu de mots et, vers la fin du spectacle, un chanteur a déclaré qu'il était sur le point de chanter « une petite ballade pathétique d'AL GALPIN » ! Dowdell est un homme agréable, bien que totalement dépourvu d'intellect. Il est probable que nous ne le reverrons pas au cours de notre séjour local. Le jeudi fut une journée de flânerie littéraire, au cours de laquelle Galpin et moi n'avons pas eu le temps d'apercevoir Loveman. Vendredi, nous avons rencontré un personnage inhabituel, un artiste nommé William Sommer, qui ressemble exactement à un fermier de l'arrière-pays et qui mange avec son couteau. Le soir, un groupe composé de Galpin, Loveman, Kirk, Wheeler et moi-même a visité Gordon Park, qui donne sur le lac Érié. Il y avait de fortes déferlantes, ce qui donnait une impression parfaite de l'océan, à l'exception de l'air salé. Samedi, j'ai fait repasser mon costume, tout en portant un pantalon gris clair et un manteau de Galpin. J'avais l'air tellement rajeuni dans cette tenue que j'ai demandé à A. G. de me photographier ainsi vêtu — la photo sera prête mardi. Le soir, nous avons rencontré à la librairie un autre ami de Loveman, un musicien du nom de Hatfield, puis nous avons fait une promenade touristique dans Central Ave, le quartier nègre. C'était comme explorer une jungle peuplée de gorilles. Le dimanche, nous avons fait du café, visité le musée et sommes allés voir George

Kirk et ses livres. Nous sommes maintenant les seuls occupants du 9231 Birchdale, la famille étant partie pour une semaine, laissant l'ensemble aux mains des Galpinio-Théobaldiens. Allons-nous nous amuser ? Je l'affirme ! Mardi soir, nous allons organiser une réception pour toute la bande : Kirk, Wheeler, Martin, Loveman, Sommer, etc... jouant à la perfection le rôle d'hôtes et de natifs de Cleveland ! Avec tous mes vœux, j'ai l'honneur de bien vous saluer !

Yr most aff. Nephew and obt ? Servt.

HPL



À noter la rencontre directe de Lovecraft et du peintre William Sommer (qu'il écrit Summers) sans rien subodorer d'ailleurs de son importance à venir dans le mouvement du « modernisme », et la joie pour nous, en quelques clics, de pouvoir encore aujourd'hui écouter son nouvel ami, le chanteur Raoul Bonanno !



William Sommer à l'été 1924 : expériences cubistes.